

Frémissements du passé

« *S'il ne reste aucun frisson, l'horreur reviendra.* » Jürgen Habermas

A Cologne en Allemagne dans le quartier Belge

Par Olivia Gerig

Le quartier était animé jour et nuit. À l'aube se succédaient les camions de la voirie, les éboueurs et les voitures balais, puis de drôles d'oiseaux équipés de caddies qui s'arrêtaient devant chaque allée. Ils déposaient sur les seuils des paquets de publicités, qui, souvent, finissaient directement dans la poubelle à papier. Ensuite, le bal continuait. Les chiens et leurs propriétaires prenaient l'air de la matinée sur le même trajet routinier, renflant, se soulageant, à rythme inégal. Le soir, les fêtards revenaient en titubant, en chantant ou en criant de la rue de la soif, une artère perpendiculaire, et ce jusqu'à très tard dans la nuit ou tôt le matin, tout dépendait de la perspective de l'observateur de ce spectacle. Une place attenante, où se trouvait une imposante église, était devenue le nouveau point de ralliement des noctambules. Ils s'approvisionnaient en boissons alcoolisées, majoritairement des bières, dans un kiosque d'où s'échappaient des décibels élevés de Schlager. La rue, en elle-même, était résidentielle et calme. Des immeubles anciens, dotés du charme de l'architecture de la fin du 19^{ème} siècle côtoyaient des constructions modernes et froides. Les premiers avaient été épargnés ou reconstruits suite aux bombardements de la ville par les forces alliées dès 1940. Cologne fut la victime de plus de 262 raids aériens de la RAF (Royal Air Force). La nuit du 30 au 31 mai 1942 fut la plus destructrice. Les alliés avaient d'abord choisi de s'attaquer à Hambourg. Les raids avaient pour objectif principal d'affaiblir l'Allemagne nazie en la démoralisant et de la faire renoncer à la guerre. Mais pas seulement. Il fallait également démontrer la force stratégique des alliés dans cette guerre. Cologne avait été une cible de second choix. Au départ, c'était Hambourg, ville portuaire d'importance qui était visée. La météo avait scellé le sort de la cité rhénane. Le mauvais temps avait dirigé les bombardiers vers la Westphalie. Plus de 480 personnes périrent, dont une majorité de civils. Des milliers de bâtiments furent également détruits et la cathédrale, *Le Dom*, emblème de la ville, ne fut pas épargnée par les bombes. Ces bombardements massifs contraignirent la population de Cologne à fuir vers d'autres *Länder*, principalement des femmes et des enfants. Le *Reich* se servit également des attaques pour justifier un effort de guerre supplémentaire et pour intensifier la haine contre les forces alliées. La stratégie employée par les alliés eut donc pour conséquence l'effet inverse que celui recherché en apparence, cependant, il sema la terreur au sein de la population civile allemande et ranima les discours haineux de la propagande nazie.

Dans la *Lütticher Strasse*, le numéro 40 était resté quasiment intact. Tous les habitants s'étaient retrouvés dans la rue ou dans les sous-sols lorsque l'alarme avait retenti. Certaines bâtisses étaient en proie à de violents incendies. Sur les pavés, des morceaux de charpente, des débris, des meubles calcinés, des corps aussi. Des personnes recherchaient leurs proches dans ce carnage. Une punition méritée et juste venue du ciel pour toutes les victimes de l'holocauste. Agnès, Sonja, Maria, Heinz, Peter, Johann et Wilhelm, 5 enfants, leur mère et leur tante, qui résidaient au premier étage de l'immeuble au moment de la première attaque, n'y étaient pour rien. Karl leur père avait été appelé et se trouvait comme soldat sur le front russe. Femmes et enfants étaient restés à la maison. Au début, Karl s'était opposé à la montée du national-socialisme dans sa ville. Il faisait partie du parti communiste. Un jour, la Gestapo l'avait arrêté, interrogé et torturé, à quelques centaines de mètres de chez lui, dans l'*EL-DE Haus*, prison et lieu de torture et d'exécution du régime nazi de 1935 à 1945, parce qu'il faisait partie de la résistance. Prisonnier pendant plus de deux mois en 1937, il avait été libéré finalement et avait été contraint de rejoindre la *Wehrmacht*. La Gestapo avait menacé de s'en prendre à sa famille. La peur avait alors pris le dessus sur le combat et les avait plongés dans la résignation et l'acceptation de l'intolérable. Le silence pour survivre avec la peur comme *Leitmotiv*. Ils avaient protégé leurs voisins de palier, juifs, aussi longtemps qu'ils avaient pu, mais n'avaient rien pu faire, lorsque les soldats SS avaient débarqué, armés et menaçants, pour les emmener. Sonja et Agnès écoutaient fébrilement les nouvelles de la BBC même si l'écoute de cette dernière était interdite et qu'elles risquaient gros si elles étaient dénoncées. Partout, dans la ville, la propagande nazie avait dévoilé sa face sombre : « Feind hört mit !¹ » pouvait-on lire sur certaines des affiches propagées par le régime nazi. La terreur était installée.

Cette nuit-là, vers 22h30, lorsque les premières tonalités de l'alerte avaient sonné, Sonja, jeune mère de famille, et sa sœur, Agnès, institutrice célibataire, n'avaient pas su comment réagir, prises de panique et soucieuses, surtout de mettre à l'abri les enfants. Courant dans tous les sens, elles les avaient sortis de leur chambre. Sonja avait empoigné Heinz, âgé de seulement quelques mois, sous le bras. Peter, dix ans, était tombé de son lit et par réflexe, avant de d'écouter les instructions de sa mère, était sorti de l'appartement et était descendu dans la cour devant la maison. Maria, cinq ans, pleurait et paralysée par la frayeur, tenait Wilhelm, trois ans, et Johann, un an, dans les bras, réfugiés sur le matelas du bas du lit à étages de leur chambre. Ils devaient descendre dans la cave. Tous ensemble.

¹ « L'ennemi écoute aussi ».

Cologne, juin 1992

Cela faisait des mois que je cherchais un logement au centre-ville. J'étais arrivée de Dresde quelques mois auparavant. Dans l'attente de trouver une chambre, mon copain Martin m'avait permis de loger avec lui et ses colocataires. Il venait de Dresde lui aussi. La chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide nous avaient permis de poursuivre des études à l'Ouest. Rechercher un appartement était une mission qui s'avérait presque impossible à Cologne. Etudiante, je n'avais que très peu de moyens. J'avais tout d'abord cherché une colocation, en vain, puis un studio. J'écumais à présent les annonces pour les chambres, uniques locations dans mes moyens. La recherche s'était révélée rocambolesque et parfois cauchemardesque. Entre les taudis de 5 m² dans des logements insalubres, les propriétaires ou locataires qui attendaient une forme de paiement que je n'étais pas prête à offrir, j'en avais vu de toutes les couleurs et je perdais espoir. Il était primordial que je trouve un logement à proximité de l'hôpital universitaire. Mon travail et mes études me faisaient débiter à 04h00 du matin dans le Sud-Ouest de la ville. Les transports en commun ne fonctionnaient pas à cette heure, je n'avais pas de voiture. Je devais pouvoir rejoindre mon travail soit à pied, soit en vélo.

C'est un peu par hasard que j'étais tombée sur l'annonce de la chambre que j'allais visiter. Elle figurait sur le panneau d'affichage de l'université, entièrement recouvert, sur lesquels affiches de concerts recouvraient les demandes et les offres d'emploi, les propositions de vente de différents objets utiles ou non. Le descriptif du lieu était dissimulé sous une affichette vantant les mérites d'un marabout qui faisait parler les esprits et revenir l'être aimé. « Professeur Mbemba, médium, voyant, guérisseur, Membre de l'ordre des marabouts de l'Afrique, initié au maniement des plantes, très connu dans la grande forêt sacrée, ordinateur des vrais marabouts, quinze années d'expérience, reconnu pour sa clair voyance et son efficacité, spécialisé dans les problèmes d'amour, - chance aux jeux-, Retour immédiat de l'être aimé, impuissance sexuelle, protection contre tous les dangers, ... » J'avais ri, car en dessous de cette dernière apparaissait la fin de l'annonce pour un logement, « à louer 300 Deutsche Mark par mois, immédiatement, à personne consciencieuse et sérieuse. Intéressé/e ? Appeler le +49 221 45362467. » A ce prix-là, cela serait peut-être avantageux de louer les services d'un sorcier... Et en fait, il s'agissait d'un véritable coup du sort, ou plutôt un coup de chance. La description me plut aussitôt. Grande pièce, 30 mètres carrés dans appartement spacieux, salle de bains attenante, exclusive pour le locataire, cuisine et salon en commun. Disponible immédiatement. Centre-ville, quartier belge... » Une aubaine ! C'était presque trop beau pour être vrai. Je m'étais tellement habituée aux déconvenues que je me méfiais. J'appelai tout de suite. J'étais persuadée que c'était déjà loué. Une femme d'un certain âge me répondit, très avenante.

© Olivia Gerig – Tous droits réservés.

- Non, c'est encore libre. Comment vous appelez-vous ? Vous êtes la première personne à me contacter... Venez donc tout de suite, je vous donne l'adresse.

L'affaire était déjà presque conclue de mon côté. Ce n'était pas un vieux pervers, ni un trou à rat. La dame avait expliqué qu'elle était veuve et que ses enfants étaient partis de la maison. Elle se sentait donc très seule dans ce grand appartement et avait besoin des revenus complémentaires de cette location pour sa rente. Rassurée, et souhaitant garder la veine de mon côté, je décrochai aussitôt l'annonce de son support pour la mettre dans ma poche... Je voulais mettre toutes les chances de mon côté. Je me mis en marche.

L'immeuble s'élevait vers le ciel, majestueux. Tout en hauteur, il contrastait avec les deux bâtiments attenants de style moderne. Sa toiture était pointue alors que les toits voisins avaient été rabaissés. L'entrée se faisait par une allée pavée, baignée par l'ombre d'un bouleau, menant à un escalier en pierre et une imposante porte en bois. Des moulures et fresques décoraient la façade et au-dessus de la porte d'entrée, une rosace laissait transparaître un magnifique vitrail. Des fenêtres de taille gigantesque attestaient de la probable hauteur du plafond. Lorsque l'on contemplait la bâtisse le temps s'arrêtait et les heures sombres vécues par la ville s'effaçaient.

Déjà en m'avançant sur l'allée pavée, je ressentis des sensations étranges. Une légère brise s'était levée et faisait bouger les branches et les feuilles du bouleau qui se balançaient dans un rythme étonnamment régulier. Je m'arrêtai un instant. Soudain, j'eus froid. Un courant d'air froid venait de me caresser, mes poils s'était hérissés sur mes bras nus. J'avais la chair de poule et je fus parcourue par des frissons. Il ne faisait pas froid pourtant. Une impression étrange me saisit, comme si je n'étais ni maîtresse de mon corps, ni de mes pensées. Je flottais entre les pavés de l'allée et le sommet du boulot. Je revins à moi aussi subitement que je m'étais envolée. Sur le sol, il y avait un « Stolperstein ». Une pierre d'achoppement, un pavé d'environ dix centimètres enfoncé dans le sol dont la couverture en laiton rappelait l'histoire des victimes du nazisme, conçue par l'artiste Gunter Demnig, se trouvait au centre du chemin qui menait à l'entrée. Sur celui-ci, on pouvait lire : « Ici vivait la famille Beckmann, déportée à Lodz en 1941, assassinée en 1942 à Auschwitz. ».

J'assimilais mon mal-être soudain au passé atroce de mon pays, aux crimes abominables commis par mes semblables. J'en eus la nausée. Ne me sentant pas bien, je m'appuyais sur le tronc du bouleau et je remarquais une nouvelle inscription, une plaque de métal... En souvenir de Peter Weingarts, fils aimé, 1932-1942. Je fus à nouvelle fois parcourue de frissons.

Avril 1945, Niederbobritsch

Salut ! Moi, c'est Maria. Je viens d'avoir huit ans. Comme je sais bien écrire maintenant, tante Agnès m'a dit que ce serait bien que j'écrive un journal. Je sais pas trop comment faire. Alors voilà, je suis venue ici, dans la ferme dans laquelle j'habite avec ma tante, et la famille qui nous a accueillie, quand j'étais toute petite. J'avais cinq ans, je crois. Il y a plein d'animaux ici, j'aime beaucoup. Surtout les vaches. J'ai fait pas mal de bêtises. Mais, les Kiefer ne m'ont pas trop grondée. Tante Agnès, elle est beaucoup trop sévère. Elle a l'air très triste tout le temps. Depuis que nous sommes ici. Et encore plus depuis l'autre soir. Depuis ce jour-là, elle ne parle plus du tout. C'est quand les Russes sont venus. Je sais pas pourquoi. Monsieur Kiefer, nous a pris avec Inge et Dietmar et nous a enfermés à la cave. Ils ont dit : Ils arrivent.

La cave me rappelait quand nous sommes partis de la maison. Quand des avions faisaient tomber sur les maisons des tonnes de flammes et que Maman a beaucoup pleuré. Parce qu'elle ne retrouvait pas Peter. Et puis qu'elle nous a dit le lendemain qu'il était parti au ciel. Et là, nous sommes sortis de la maison, il y avait des gens qui couraient dans tous les sens. Il y avait des pierres partout aussi. Et puis, des rats. Ce sont les seuls animaux que je déteste, les rats. Il y avait aussi des soldats avec des mitraillettes. Ils étaient un peu effrayants. Et beaucoup de gens qui pleuraient comme maman. Devant la maison, dans la rue, il y avait des draps avec des gens couchés dessous. Maman s'est arrêtée, a pleuré encore et a dit au revoir à Peter et nous a dit de ne pas regarder. Il fallait nous dépêcher. Elle n'avait que deux valises, Maman, et la poussette de Heinz. Tante Agnès nous tirait par les bras, nous obligeant à nous dépêcher. Il y avait plein de familles comme nous. Nous devons prendre un train pour aller à la campagne, elle disait. Puis avec Ma mère, je les entendais discuter.

- Ils vont tout saccager. Il y a déjà des bandes de pillards qui sont passées dans notre rue. L'appartement des Konrad a été complètement dévasté par les bombes et les bandits ont se sont chargés du reste. J'espère que tu as bien fermé la porte de l'appartement à clef, Sonja ?
- Oui, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas important. Nous devons protéger les autres enfants c'est ce qui compte à présent. Nous allons être bien dans la Saxe. J'espère que Karl saura nous retrouver. Et Maman pleurait de nouveau.

Je devrais être contente. On m'a dit que nous pouvions bientôt rentrer à la maison, que la guerre est finie. En fait, j'ai peur.

Juin 1992

Je devais me ressaisir. La propriétaire de l'appartement m'attendait et j'espérais vraiment en décrocher les clefs. La porte n'attendait qu'à être franchie. Je m'avançai et contemplai encore la façade. Elle était impressionnante et son architecture correspondait aux codes du 19^{ème} siècle. Je la trouvais magnifique. Une rosace gothique surmontait le linteau gravé de l'année de construction, « 1889 ». Je montai les escaliers et actionnai le bouton de l'interphone au nom que la femme m'avait indiqué. Ce nom résonna étrangement en moi, mais je n'y prêtai pas plus d'attention. Elle me demanda de monter au premier étage. Le hall d'entrée était frais. Les plafonds étaient vraiment très hauts, le nombre de marches séparant les deux niveaux inférieurs l'attestait.

Je dus reprendre ma respiration avant d'entamer l'ascension. Je tremblais. C'était vraiment étrange. J'étais arrivée. Un vitrail coloré ornait une porte en fer qui semblait particulièrement lourde et infranchissable. Alors que je soufflais un peu bruyamment – ce qui était étonnant, car j'étais plutôt sportive -, une toute petite femme ouvrit la porte. Elle devait avoir quatre-vingts ans. C'était peut-être sa taille qui me donnait cette impression. Je n'étais pas bien grande non plus, par rapport à la moyenne, je faisais un petit mètre soixante-cinq, mais elle devait mesurer 1m50 et paraissait si fragile. Elle arborait cependant un grand sourire. Des yeux emplis de gentillesse pétillaient derrière une monture vieillotte en acier. De beaux yeux verts, comme les miens, me surpris-je à penser. L'attitude de cette femme me paraissait familière. Le courant passa tout de suite entre nous. L'appartement était vraiment gigantesque. Je fus impressionnée par le grand couloir recouvert de moquette rouge qui s'étendait sur une trentaine de mètres. Il était peu éclairé et je frissonnais à nouveau alors que Sonja Weingarts, c'était son nom, refermait la porte derrière moi. Elle me fit faire le tour de l'appartement. D'un côté du hall se trouvait la cuisine et le salon ainsi qu'une salle de bains et les toilettes et de l'autre côté, tout au bout du couloir, il y avait les chambres et *ma* salle de bain. Elle me raconta que ses enfants avaient fait leur vie et que son mari était décédé, quelques années auparavant. Lorsqu'elle les mentionna, je vis une lueur de tristesse dans son regard et des larmes pointer au coin de ses paupières. Elle changea de sujet et me dit d'un air ravi qu'elle me réservait la plus grande pièce.

- Elle est pour vous ! Vous pouvez emménager dès demain, Claudia !

.....

Avril 1945, Niederbobritsch, Saxe

Cher Journal,

Aujourd'hui est un jour très triste. Tante Agnès est morte. Ce matin, Monsieur Kiefer est allé la trouver dans sa chambre car elle ne venait pas pour préparer le petit-déjeuner. D'habitude, elle aidait Madame Kiefer tous les matins. Moi, je dormais encore. Nous devions rentrer à Cologne le lendemain. J'avais déjà préparé ma valise. J'étais sûre que nous retrouverions Maman et mes frères là-bas. Ils me manquaient beaucoup.

Ils ont dit qu'elle était morte à cause du choc, après les Russes. Je n'ai pas vraiment compris. En plus, je ne sais pas où sont Maman et mes frères. Tante Agnès a dû me prendre avec elle quand on est partis de Cologne parce que si elle n'avait pas eu d'enfants, elle n'aurait pas pu être évacuée. Elle aurait dû rester à Cologne alors que sa maison avait été entièrement détruite. Ma mère m'a dit ce jour-là : Maria, tu es une grande fille maintenant. Tu dois faire comme si Agnès était ta mère, D'accord ? Tu restes avec elle et tu ne la quittes pas. Nous nous retrouverons bientôt. Je te le promets. Je t'aime, ma fille.

Elle m'avait embrassée et je ne l'avais jamais revue. Elle était montée dans un autre train avec le bébé, Johann et Wilhelm, qui m'avaient fait de grands signes de la main en pleurant un peu. Maman, je crois qu'elle pleurait aussi. Mais Tante Agnès avait essayé de la rassurer.

Nous, nous étions arrivées ici chez les Kiefer vers Dresde très loin de chez moi, toutes les deux. Je n'ai jamais réussi à appeler Tante Agnès, Maman. Je l'appelais simplement « Agnès » devant les Kiefer comme elle m'avait demandé de le faire. Que vais-je faire maintenant ? Je suis toute seule.

Quelques jours après, je déménageais mes affaires. Mon copain, Martin, m'avait donné un coup de main. Je n'avais que des cartons de livres, un radiocassette, des photos, quelques objets de décorations, beaucoup de classeurs pour mes études et des vêtements ainsi que des chaussures. Quand j'avais commencé à m'installer, Sonja m'avait laissé déplacer les meubles comme je le souhaitais. Un lit double, une table de chevet, une table en bois massif qui servait de bureau, une chaise, une armoire, plusieurs étagères et un somptueux miroir orné de fer forgé. C'était parfait pour moi. Ma chambre donnait sur la cour intérieure de l'immeuble, très calme. Il n'y avait pas de balcon, mais une grande fenêtre qui laissait pénétrer la lumière. Au plafond, qui s'élevait à plus de quatre mètres, un imposant lustre. Une fois que j'avais rangé mes affaires, je me jetai sur le matelas, exténuée. Martin ne voulait pas partir. Je crois qu'il espérait secrètement que nous testions le lit et

l'insonorisation de ma nouvelle chambre. Je n'avais pas la tête à ça. J'avais besoin de me retrouver un peu seule pour apprivoiser les lieux et me sentir chez moi. Je lui demandai donc de partir. Il était près de 23h00. Je le raccompagnai à la porte. J'aperçus de la lumière à l'autre bout du couloir. Je n'avais pas encore perçu que ma chambre se trouvait à l'autre bout et qu'il était particulièrement sombre. Sonja Weingarts était dans la cuisine. Je crois qu'elle espérait que je l'invite à voir mon nouvel aménagement. J'hésitais quelques minutes. Puis, je me décidai d'aller la voir. Elle était assise et buvait un thé tout en lisant. Son visage s'éclaira quand elle me vit. Elle s'empressa de me suivre à petits pas jusqu'à ma chambre.

- Je ne resterai pas longtemps, mais je suis ravie de voir votre nouvel aménagement. Je suis sûre que vous avez beaucoup de goût, Claudia.

Elle semblait curieuse et dans un sens j'étais vraiment heureuse de lui montrer ce que j'avais fait de cette chambre à laquelle elle tenait. Elle n'était pas envahissante, Sonja souhaitait seulement que je me sente bien, comme si j'étais chez moi et appartenait à sa famille. J'ouvris la porte de la chambre.

- C'est très beau ! Vous avez redonné vie à ce lieu !

La maîtresse de maison était émue et avait les larmes aux yeux. Elle ne croyait pas si bien dire.

Il restait quelques affaires personnelles de la propriétaire dans l'une des armoires : des livres qui ressemblaient à de vieux albums de photos. Je les avais mis de côté et ne les évoquais pas tout de suite. A cet instant, elle semblait avoir rajeuni d'une quarantaine d'années. Sonja s'émerveillait et tournait dans la chambre. Puis, elle s'arrêta, se tourna vers le miroir que je n'avais pas souhaité déplacer, et me pris par la taille en se plaçant devant. Je sursautai lorsque j'observai l'image retransmise par l'objet.

- Oh Claudia, vous pourriez être ma petite fille ! Je suis si heureuse que vous ayez accepté de louer cette chambre ! Bonne nuit ! Je vais vous laissez prendre vos marques. Vous avez des cours demain matin, n'est-ce pas ?

Je bafouillai un inaudible « oui », et poursuivis péniblement :

- Moi aussi, je suis heureuse, Madame Weingarts.

Des frissons me parcouraient le corps. Elle ne le sentait visiblement pas. La vieille femme n'avait pas remarqué notre étrange ressemblance dans le miroir. J'avais enlevé mes lentilles de contact et portais mes lunettes comme tous les soirs. Si ses cheveux n'avaient pas été gris, l'illusion aurait été complète. La même coupe au carré, le même nez fin et droit, les mêmes yeux verts et puis malgré

les rides, on discernait chez elle la même fossette au menton. Je ne parvenais plus à bouger. Elle sortit de la chambre en faisant un petit signe de la main.

Juillet 1945, Niederbobritsch, Saxe

Cher journal,

Je n'ai pas pu rentrer à la maison finalement parce que les Kiefer n'ont pas retrouvé la trace de ma famille à Cologne. Ils ont demandé, mais c'est vrai que cela semble très compliqué. Ils m'ont dit que malheureusement il était possible que ma mère et mes frères étaient morts. Je ne voulais pas y croire. J'ai dû leur dire que Tante Agnès n'était pas ma mère, mais ma tante. Ils ne l'ont pas mal pris du tout, je crois. Ils m'ont juste expliqué qu'ils allaient d'abord chercher ma mère et mon père selon les informations que j'avais. Ils ne les ont pas trouvés. Alors ils ont décidé que je resterais avec eux que c'était très bien comme ça, je m'entendais très bien avec leurs enfants. Moi, j'ai envie de retrouver ma maman. Je leur ai dit et ils avaient l'air très tristes. Mais je ne peux pas rentrer à Cologne toute seule. Apparemment, c'est vraiment compliqué. Nous sommes dans la zone contrôlée par les Russes. Je n'ai pas tout compris, mais l'Allemagne a perdu la guerre et les alliés contrôlent le pays. La ferme des Kiefer où j'habite est chez les Russes. Je veux rentrer chez moi, même si j'aime vraiment beaucoup les Kiefer.

Octobre 1945, Niederbobritsch, Saxe

Cher Journal,

Désolée, je n'ai pas pu beaucoup écrire. J'ai dû m'occuper de la ferme et des animaux et j'ai recommencé l'école. Les Kiefer ont abandonné les recherches pour l'instant et en plus, il paraît qu'il y a une frontière qui empêche les gens qui habitent dans notre région de retourner dans l'autre partie de l'Allemagne. Je suis assez contente de mes nouveaux camarades de classe. J'adore aussi m'occuper des vaches. Je crois que quand je serai grande j'aurais des animaux aussi. Je te laisse, il y a Madame Kiefer qui m'appelle.

L'ombre de Sonja Weingarts et son reflet dans le miroir s'étaient effacés de ma chambre. Pourtant, j'étais toujours tétanisée. Je l'avais entendue rentrer dans sa chambre. Elle devait être couchée à présent. Je m'étais assise sur le lit. Je tremblais. Je regardais les albums sur le sol. Sonja ne les avait pas regardés, comme s'ils faisaient partie de mes affaires.

© Olivia Gerig – Tous droits réservés.

J'avais besoin d'un thé, je n'avais pourtant pas envie d'affronter le long couloir obscur jusqu'à la cuisine. Je pris mon courage à deux mains. Une boisson chaude me ferait le plus grand bien. J'avais froid alors qu'il devait bien faire trente degrés. J'ouvris discrètement la porte et jetai un coup d'œil effrayé par l'entrebâillure comme pour me rassurer. La propriétaire avait laissé une lumière allumée vers la salle de bains des invités. Une ampoule à faible consommation énergétique. Elle ne devait être elle-même pas très rassurée par les lieux. A pas de loup, je sortis et me dépêchai de rejoindre la cuisine. Le couloir faisait un coude. Je m'arrêtai soudain en frissonnant, j'étais glacée. Un bruissement accompagné d'un courant d'air froid avait attiré mon attention. Il provenait de quelques mètres derrière moi. Sonja Weingarts s'était-elle réveillée ? Elle aurait certainement dit quelque chose, si cela avait été le cas. Je n'osai pas me retourner, paralysée. Le bruit se fit entendre une nouvelle fois, c'était comme un chuchotement. Dans un mouvement un peu brusque, je me retournai et je ne pus m'empêcher de laisser échapper un cri de terreur. Dans le couloir, à la hauteur de la porte se tenait un petit garçon d'une dizaine d'années, il me faisait signe. Une main sur la poignée de la porte, l'autre m'indiquant qu'il fallait que je vienne vers lui et que nous sortions ensemble. Mon cri s'était éteint dans la nuit. Je fermais les yeux me répétant que ce n'était pas réel. Lorsque je les rouvris, le petit garçon avait disparu et Sonja Weingarts arrivait à toute vitesse. Elle tenta de me rassurer et m'accompagna dans la cuisine. Je ne parvins pas à lui dire ce que j'avais vu. Après avoir bu une tasse de thé, nous regagnâmes toutes les deux nos chambres. Avais-je rêvé ? Etait-ce la fatigue ? Je décidai de regarder les fameux albums. Je n'arriverai pas à dormir tout de suite après ces émotions.

Dresde, 1968

Cher journal,

Je viens de te retrouver. J'avais oublié ton existence et lire ces lignes m'a beaucoup touchée. C'est en partant de chez les Kiefer que je t'ai pris dans un carton. Je viens d'avoir une petite fille, elle s'appelle Claudia. J'habite maintenant à Dresde avec mon mari, Jürgen. Je n'ai jamais retrouvé ma mère et mes frères. Je vais les rechercher. Mais, je ne me souviens presque pas d'eux. Ils doivent être à l'ouest aujourd'hui. Nous ne pouvons plus aller à l'Ouest. Je vais essayer d'écrire tous les jours.

Cologne, juin 1992

Dans l'album, il y avait des photos d'une famille. La famille de Sonja. Sonja, un homme en uniforme de soldat, une autre femme à l'air sévère, quatre enfants souriants et un bébé. Sur l'une des photos, je reconnus l'enfant que je venais de croiser dans le couloir. En dessous de la photo, étaient inscrits des prénoms : Sonja, Karl, Agnès, Peter, Wilhelm, Johann, Maria et Heinz. Maria. C'était le prénom de ma mère. Peter, le nom inscrit sur la plaque sur l'arbre devant l'immeuble. Je tournais la page.

Un portrait de Sonja et de Maria qui sur l'image devait avoir cinq ans. C'était une photographie de ma mère.

Copyright Olivia Gerig – Tous droits réservés.

© Olivia Gerig – Tous droits réservés.